Louis Sire & Gilles Brochard

TAILLE ROMANTIQUE

ce de Gonzague Saint Bris



Néo
Nouvelles Éditions Oswald

* Ln 27 Saint-Bris (Gonzague)

La bataille romantique

8° Z
51974

80
29

Alain Louis Sire
Gilles Brochard

La bataille romantique

Avec la collaboration de
Hubert David
et du « Collectif romantique » :
Charles-Philippe Dulac, Olivier Bubbe,
Philippe Rombaut, Nicolas Bubbe, Henri de Pazzis
et Renaud de La Baume

Préface
de Gonzague Saint Bris

Nouvelles éditions Oswald

267

DL-19-04-1982-11431



ISBN 2-7304-0048-6

© Nouvelles éditions Oswald (Néo), 1980
38, rue de Babylone, 75007 Paris.

à Mahaut

« Nos passions sont de vrais phénix ;
quand l'ancien est consumé, soudain
le nouveau naît de la cendre. »

Goethe
(Les Affinités électives)

Préface

par Gonzague Saint Bris

« Lorsque la jeunesse a froid, le monde entier claque des dents. » Cette phrase de Bernanos s'adresse aujourd'hui à notre monde polaire. Froideur de l'âme, froideur des égoïsmes sociaux, froideur définitive des totalitarismes, on oublie les humiliés et les offensés, les noblesses des gueux, la grandeur meurtrie des cœurs solitaires. Dans un champ de neige désolé, les politiciens, les dictateurs et les docteurs nous désignent notre place dans la pétrification. Interdit de bouger. Il faut geler sous la loi du groupe. Les intellectuels, esclaves charmés d'avance par la force montante ou la mode ascensionnelle, voudraient voir circuler dans nos veines des glaçons à la place du sang.

Alors surgit en nous la rébellion romantique de ses feux mal éteints. Les flammes de l'âme, de l'individu, du singulier, de la personne réchauffent un monde cadavérique qui n'entend plus du ciel que les tambours de l'atome. Le nom de Dieu, le nom de l'amour, le nom du sentiment, le nom de la fraternité peuple soudainement nos bouches et nos cœurs. Après le romantisme tragique du XIX^e^ voici venu le temps du romantisme radieux de l'an 2000. Les révolutions ratées font des romantismes réussis : Mai 1830 a fait Musset, comme Mai 1968 nous a faits. Mêmes thèmes, même aspiration, même idéal, même rêve, même révolte : les valeurs simples du retour à la nature et le respect de l'environnement, la liberté des rapports amoureux et le goût d'une

certaine transcendance, l'individualisme mis en vedette dans une société de masse, l'épanouissement personnel incessamment évoqué, les chances de l'utopie, l'idéalisme exotique, la rébellion contre une civilisation mécanique, la mythologie de la mort et la passion sociale sont des arguments romantiques comme la domination de l'esthétique sur la politique, des sentiments sur la raison ; mouvement fondamental de la nouvelle jeunesse du siècle.

Les gens croient communément que le romantisme est né dans un siècle romantique. Or c'est le désaccord qui fait l'étincelle. Déjà Shakespeare nous l'apprenait : « Etre grand c'est soutenir une grande querelle. » Les romantiques du XIX^e^ vivaient à l'époque du charbon comme nous vivons à celle du nucléaire. Ils refusaient les manufactures comme nous refusons les multinationales. La bourgeoisie absolue étouffait l'époque de sa satisfaction comme le terrorisme intellectuel aujourd'hui refuse de reconnaître la vraie fraîcheur d'une nouvelle jeunesse. « Ce siècle n'est pas mûr pour mon idéal, constatait Schiller, je suis un citoyen des siècles à venir. » Le romantique a toujours eu un sentiment de désaccord avec la société, il rêve d'un avenir radieux qui commencerait demain matin, il rejoint là les utopistes français comme les pacifiques prophètes de Mai 68 : « Les hommes à imagination ouvriront la marche et passionneront les sociétés. » « Nous conquerrerons le monde avec une légion d'enfants. »

Il est frappant encore de songer aux orages de l'Histoire et aux correspondances des siècles. Le premier romantisme naît d'un ennui profond qui a succédé à une secousse glorieuse. Après les fracas de l'empire, la beauté rageuse des campagnes napoléoniennes dans toute l'Europe, voilà que naît une génération pâle qui inventera le Mal du siècle. De même après les éclats d'ombre des supplices de la fraternité de la nuit, la résistance française et ses héros, Jean Moulin l'archange silencieux de l'armée des ombres, voici une génération qui dans les décors ultra-violet, les aéroports désertés et les supermarchés au slogan désespérant cherche sa soif, sa faim et son salut. L'art est leur nouveau poignard, une musique mondiale identifie de frontières en frontières

leurs frémissements, leurs âmes de colombes se promènent sur des visages de loups, ils sont les messagers des jours nouveaux. A la manière de Lautréamont ces prophètes troublants prononcent des mots heureux : « Je remplace la mélancolie par le courage, le désespoir par l'espoir, la méchanceté par le bien, les plaintes par le devoir, le scepticisme par la foi, les sophismes par la froideur du calme et l'orgueil par la modestie. » A l'image de Baudelaire ils marient harmonieusement le monde technique et le souci de transcendance : « La vraie civilisation n'est pas dans le gaz ni dans la vapeur, elle est dans la diminution des traces du péché originel. »

Désormais le romantisme n'est plus une école de désespoir. Le sens de mon manifeste « Le romantisme absolu » est de montrer que notre mouvement a besoin d'une rencontre avec une idée supérieure généreuse et même sainte. Le premier romantisme avait «Le génie du christianisme » mais c'était en vérité une opération ponctuelle et politique qui visait à réconcilier l'aristocratie française et la noblesse impériale en faveur du concordat. Aujourd'hui c'est en chacun de nous, dans le secret de nos âmes, que se joue ce combat grandiose. De plus en plus, de part en part nous sommes traversés par l'épée de feu de l'absolu. Il y a urgence d'idéal. Dans une époque où les lycéens se suicident par centaines, le complexe de Werther est aussi le signe d'un moment métaphysique qui s'installe dans l'éternité. Malraux disait avec justesse : « Le XX° siècle sera spirituel ou ne sera pas. » Et aujourd'hui le poète américain Bob Dylan précise la conduite pour chacune : « Un saint c'est quelqu'un qui se donne totalement et librement sans attaches. Il n'est ni sourd ni aveugle et pourtant il est les deux. » Le Christ est le premier des romantiques prétendait Wilde ou Cocteau, il y a là une vérité fiévreuse qu'on ne connaîtra que dans la juste sérénité. Le temps nous est compté. Drôle de jeunesse celle qui doit déjà agir avec la sagesse des vieillards, et être la plus haute des jeunes pousses dans la forêt des ancêtres. Autrefois la richesse c'était d'obtenir des terres et d'envahir l'espace par la propriété ou les conquêtes lointaines, aujourd'hui, après la folie de

l'aventure technique, voilà que nous entrons dans un monde étrange et nouveau où le plus beau défi est la conquête de ses propres espaces intérieurs. Deux nouveaux princes connaîtront la conquête du monde. Le prince de l'absolu parce que l'homme fait par Dieu est un exemple grandiose. Le prince de l'imaginaire parce que dans un monde qui est fatigué de ses haines et de ses luttes, la renaissance est proche et la relation avec la beauté n'est que le privilège de chacun, non une interdiction pour tous. Le romantisme c'est la magie et la possession de l'image. L'image de nos amours, de notre enfance, des paysages, comme les visions poétiques et la peinture des forces magnifiques du futur. L'image c'est la révolution douce. L'image c'est la puissance de la résurrection dans une espèce qui sait mourir. Dans ce siècle qui n'ose plus aimer, qui cherche des contremaîtres, mais qui a peur d'un maître, qui croit que la musique ce n'est pas un maître, que l'art ce n'est pas un maître, que la beauté ce n'est pas un maître, que la vérité ce n'est pas Dieu, dans ce siècle j'apprends à aimer et j'aime par-dessus tout admirer.

Lorsqu'à vingt-cinq ans Victor Hugo écrivait « La préface de Cromwell » il montrait le fabuleux désordre mais aussi l'immense énergie du romantisme. La terre est en crise d'énergie peut-être, mais la jeunesse connaît la réponse et c'est son romantisme absolu. Au moment où à Bruxelles flottent les drapeaux multicolores de la communauté travaillons à la beauté du ciel. Manzoni en Italie, Mickiewicz en Pologne, Kleist en Allemagne, Ossian en Ecosse, Lamartine en France, le premier romantisme c'était déjà l'Europe. A nous de faire que le nouveau romantisme souffle dans l'oreille de la vaste Europe la musique des espaces de paix et des harmonies de l'amour humain. Je crois à l'imagination. Chateaubriand déjà connaissait notre secret : « Faites que la beauté reste, que la jeunesse demeure, que le cœur ne se puisse lasser, et vous reproduirez le ciel. »

G.S.B.

« Tout vient des êtres. »
Henry de Montherlant

Si le romantisme a servi d'audace à des modes véritablement ancrées dans quelque complexe historique, au début du XIX^e siècle – ou simplement futiles –, du moins s'est-il engagé, plus profondément, plus ardemment sans doute, dans la volonté nouvelle d'une attitude sensible, subjective, prompte à armer les vœux de la jeunesse. Il aura été expression avant de devenir aspiration, une aspiration dans laquelle la liberté et la personnalité permettent à toutes les différences de se dire sans contrainte formelle. Né dans l'art et de ses recherches – l'art littéraire, surtout – il a peu à peu impressionné chaque comportement.

Comment parler aujourd'hui de la vérité du « nouveau romantisme » ?

Au temps fané des fins de siècle, les mondes savants ont perdu l'innocence de leur culture contrefaite par trop de présuppositions. D'abord, en Allemagne et en Angleterre, le classicisme s'efface devant la re-découverte d'un fonds historique négligé, indigène, capable de renouveler et les conceptions et les formes primordiales de l'art, quand l'art sert de support au discours d'une société. La Révolution française, d'autre part, dans son œuvre de bouleversement, a appelé des références, des valeurs neuves, mais désormais orientées vers l'individu, non plus vers le groupe, et axées sur le libre ressentir. Le temps n'est plus à l'immuable, mais à une mouvance impressionniste.

Donc, le romantisme est une façon nouvelle de regarder et de dire. C'est aussi le spectacle que se donnent les sen-

sations, les sentiments, las de retenues ; c'est *Cromwell*, et son idée du romanesque ennobli ; et quoique aient traîné, dans son ambiance, mille idées reçues, abâtardies par des jugements bourgeois – au sens flaubertien du terme –, il a réussi à susciter le fantastique élan d'un siècle de renaissances.

Assoupi dans le confort de ses succès, ou étouffé dans l'imbroglio d'autres modes excessives, il explose à nouveau en cette fin de XX^e^ siècle ; alors, du creux d'un monde où l'inutile ni la générosité n'ont plus leur place, il tend à revivre le goût du beau, et la quête débridée de l'esthétique, dans le rare et le quotidien.

La jeunesse, toujours, lui appartient : elle est son armée et son guide, qui sait brûler pour des idées, des utopies, l'espoir, la rage de préserver l'identité, la suprématie de l'âme, et celle de l'affection sur la raison, sans se consumer.

Mais, certainement, le nouveau romantisme illustre aussi un goût « fin de siècle », chargé de relents symboliques, extravaguant un baroque superficiel : c'est lui, bien sûr, qui a repensé Louis II de Bavière, et des voyages oubliés, et la vision folle des choses sages, comme il jouait à Viollet-le-Duc... Et ce goût coule une fébrile impuissance au bord des malaises latents qui séduisent l'ennui d'une jeunesse indécise, incisive. L'angoisse atone, si lente, ineffable, à peine, des sociétés trop pâles, instruit les Lorenzaccio de 68, fougueux ambitieux de devenir – en soi, pour tous – vers le doute idéal et chevaleresque des croisades d'avenir.

Le « fin de siècle » dévoile des attitudes désopilantes, des vogues contrariantes, des dérisions qu'enluminent encore de vieux beaux désespoirs, sur fond craintif de maladies au sang fade, démodées. Rêveusement fatigué des exagérations désuètes, des obsessions sentimentales, frivoles, contournées d'étoffes lourdes, capiteuses et de fleurs parlantes, le nouveau romantisme, avec humour, peut s'asseoir sur la rive d'un lac imaginaire, abandonné, décoratif et bruyant de tentations et d'expériences, et regarder, la larme enfin acide, le défi de la mort. Le nouveau romantisme illustre avec violence la nouvelle raison de vie, infiniment.

Son mal est la « santé essentielle », son espace de jeu

l'indéfini, et son arme une émotivité tranchante. Egoïste et charitable, il rêve ses projets, sur un rythme sensuel, avant de les brandir en bannières ; il n'en veut plus souffrir !

Sa beauté du geste est révolutionnaire : 1830 aura pu faire un Musset, et 1968 un Saint Bris. Il éclate sous la volonté nerveuse d'être totalement, exaspérant les silences et les hésitations ; viral, il prend les esprits à la gorge et les fait se découvrir brutalement, de dessous leurs mascarades. Il dispose de la liberté au gré de ses improvisations. Sans les anéantir, il abolit impulsivement les morales successives, et invente le nouveau manichéisme du juste et du beau, franc comme un miroir sans tain qui laisserait transpirer ses secrets. Amour, il se prétend libre, inaliénable, nu, ses habits d'onirisme déchirés, jetés aux vieux romans.

Cependant, outre ses sincérités attachantes, le nouveau romantisme participe aussi de la Grande Peur de l'an 2000, en vérité inavouable pour un monde prétentieusement adulte, malgré son évidence – comme le signifient depuis un demi-siècle les troubles des populations, les superstitions nouvelles, cinéma-catastrophe, l'appréhension de la violence croissante, et cette soif capricieuse de vivre facilement, au milieu des défaillances. Les portes du XXI^e^ siècle seraient-elles faites d'or et d'ivoire apocalyptiques ? Représenteraient-elles une trop haute épreuve pour les chevaliers d'industrie du monde moderne ?... C'est pourquoi, le nouveau romantisme, débarrassé de ses décombres, de ses regards exsangues, de ses tristesses vides, de sa fantaisie morbide, enfin, souffle pour tous un vent d'optimisme, de confiance, en développant l'habileté et la foi de l'homme romantique. Démesuré dans l'éphémère, son verbe théâtral, il tend sa main innombrable, longue et grise, et fait, avec obéissance, un cygne veiné d'opéras, une caresse de paix.

Mais s'il blesse aussi parfois, par omission, d'anciennes déceptions, il se noie impudemment dans certaines légèretés, qui semblent lui échapper ; car il reste amateur de vertiges, il va dehors, exotique, il voyage, loin, chercher l'insolite partenaire, il s'explore, à la découverte de toutes les matières qui l'animent, et revient fort pour inventer l'exotisme et des couleurs inédites.

Certes, le qualificatif « nouveau » est à la mode, qui s'accorde avec tant de sujets pressants, des nouvelles femmes aux nouveaux gastronomes... pourtant, le style « Nouveauté » semble n'être qu'une dépendance du romantisme, puisqu'il ne veut plus se contenter de l'art, mais qu'il cherche à embrasser tout ce qui conforte la vie. Et ce sont ces élans nouveaux, ces provocations en forme de propagandes, ces échanges permanents, qui précèdent et accompagnent les jeunes romantiques.

Il est le talent des écrivains qui s'éveillent et rendent des impressions d'histoire, enclins à l'imitation épique ou à la passion livresque des vies déjà vécues, insuffisamment ; ils donnent, insouciants, et se donnent, fortement, à fleur de sensibilité, flamboyants, attentifs, sympathiques à quelque chose en eux qui sait nous parler, bellement, dans une prise d'inconscience quasi générale. Le « dit » romantique est une architecture magique, en mouvement, de paroles prolifiques, et d'ambitions pures.

Réinventer le monde, selon des lois cordiales, parler enfin de ce que l'on sait, de ce que l'on sent, les yeux perdus, largement ouverts sur cette beauté-phénix qu'on ne sait pas. Le nouveau romantique, prince et génie, invente à l'aube de soi-même, et inventer, c'est avoir l'intuition, une pénible, douloureuse et merveilleuse intuition du progrès du monde.

Et jouer sur des réminiscences, pour évincer des compositions sparsiles inefficaces ; manipuler les prétextes, retrouver Oscar Wilde, et s'essayer aux fins du dandysme, dans ses habits intérieurs ; savourer la caricature du snobisme, avec snobisme ; et croire, culturellement, selon Gracq, Buzzati, dans un espoir indistinct, vague, vainqueur, en démêlant l'attente et son absurdité grossière, telle l'attente d'un terme pensif, dans un jardin anglais...

Le nouveau romantisme, né avant des siècles impurs, sur des airs caractériels et des images illuminées, éprouve encore une fois le mal et la honte des existences vulgaires. Coupable des âmes multiples et fécondes, il flamboie, comme un phare, ici, et au loin.

La bataille romantique a commencé ; accompagnée par la musique des astres, la jeunesse est en marche, son ambition

en oriflamme ; elle écoute les voix de la création ; elle vient, fougueuse ; elle va cueillir ses désirs d'absolus ; elle défile, croissante, derrière ses capitaines, au nom comme des emblèmes : ils s'appellent Gonzague Saint Bris, Patrick Poivre d'Arvor, Francis Huster, Brice Lalonde, Frédéric Mitterrand, Michaël Denard, Etienne Roda-Gil, Jean-Marie Benoist, ils écrivent, ils dansent, ils parlent tous le langage de l'amitié avec des mots encourageants.

Ils sont tous de la même race, qui nous séduit et nous hante, car leurs charmes sont autant d'enthousiasmes actifs qui nous siéent.

Où sont les différences et où vont les reflets ?

Le romantisme s'éternise, il mue, fors les modes et les usages, et reste vaillant parmi ces attitudes qui n'ont prise ni sur les temps ni sur les lieux. Il exprime des imaginations haut perchées sur les drames individuels, et nous savons l'écouter.

Nous verrons combien les thèmes pleins de fraîcheur comme l'idéal exotique, le respect de la nature, le souci de l'imaginaire, la recherche d'une certaine transcendance, le primat de l'esthétique sur la politique, la liberté des rapports amoureux, peuvent déclencher un nouveau pouvoir, une autre sensibilité ressentie par une jeunesse avide d'absolu et assoiffée de fraternité.

Nous chercherons aussi à souligner les accents délirants ou pathétiques, graves ou passionnels, qui ont marqué et qui marquent encore un mouvement en marche. Romantisme de l'absolu, romantisme de la découverte, romantisme de la liberté, romantisme de conquêtes ou romantisme de l'aventure, tels sont les signes et les flambeaux qui mènent la danse du renouveau.

Ouverture

« Là où je cherchais les lois essentielles, vous me disiez fouilleur de détails. »

Marcel Proust

L'initiation au romantisme

« Ces choses ne sont pour le parfait dandy qu'un symbole de la supériorité artistocratique de son esprit. »

Charles Baudelaire

Le dandysme façon Gonzague Saint Bris.

Est-ce parce qu'un jour Chateaubriand eut l'imprudence d'écrire que « le dandy doit avoir un air conquérant, léger, insolent » que Gonzague Saint Bris n'a cessé de s'identifier à cette formule ? Cette « jeune figure de proue du parisianisme » – ainsi fut-il nommé par Hélène de Turckheim – prend des airs de sincérité audacieuse en 1973, alors qu'il lance son premier livre au titre interrogateur, *Qui est snob ?* et qui est en fait plus qu'un simple essai sur le snobisme français. Peut-on dire de ce livre qu'il est le manifeste d'une génération d'ambitieux, Gonzague, vingt-quatre ans, étant le fer de lance ? Ce qui est certain c'est qu'il s'apparente à un essai d'humeur dont l'intérêt réside dans sa composition.

Gonzague Saint Bris livre les réponses d'une centaine de personnalités – de Jean Dutourd à Roger Peyrefitte, en

passant par le prince Napoléon Murat et la princesse Bibesco, tous soupçonnés d'être snobs. « A mi-chemin entre Guermantes et Charlie Hebdo » écrit François Chalais, *Qui est snob ?*, à sa parution réveille bon nombre d'endormis ; stigmatise beaucoup d'idées reçues ; enchante les beaux « esprits » de la rive droite ; inquiète les mondains de la rive gauche ; renouvelle une certaine mode surannée. Gonzague a cette phrase cinglante : « Le snob est un narcisse à tiroirs. Il ne se regarde pas dans un miroir, cela ne lui suffirait pas, ce qu'il lui faut pour qu'il devienne véritablement lui-même ce n'est pas une glace, mais une galerie de glaces. » Mais plus que des citations, le sommaire résume à lui seul les propos de l'essai : « La coupe au rasoir de Robespierre (le terrorisme mondain ; la retraite de Rastignac) ; Jusqu'au bout du Chic Gauchiste... le Marat Ton ; Le Complexe de Crillon (l'importance du lieu, la maladie de l'absence) ; Les Examens de Snobconscious ; Les Désordres de la Jarretière ; Esprit Rive droite ou Ennui chic (les tendances snobs de la nouvelle génération) ; Le Triomphe de la Pâtisserie (l'obsession de la forme) ; Le Style Renaissance II (l'avènement du nouvel esthétisme social) ; La Carte n'est pas Tendre (topographie exacte des sentiments, les uns vis-à-vis des autres, des abonnés du Tout-Paris et de l'Europe-Snob... »

Non, cette énumération, ce ne sont pas les différents points d'un mauvais programme électoral. C'est plus que cela. Son ambition est d'ouvrir les portes lourdes de la réalité sur l'avènement d'un nouvel esthétisme social. C'est pourquoi lorsqu'il rédige son traité du style Renaissance II, Gonzague apparaît comme un dandy fin de siècle. Car, quelles sont les images que nous procure cette fin de siècle ?

– Les Pink Floyd interprètent à Pompéi sept morceaux sur une musique électrique et magnétique : « Les Pink Floyd parce qu'ils jouent à Pompéi sont Renaissance II. »

– Des stations-service distribuent des vignettes en hommage aux Amours célèbres : « C'est très Renaissance II. »

– Pour une publicité, la place de la Concorde se métamorphose en prairie de campus et l'obélisque en emblème écologique : vision Renaissance II !

– Un slogan pour la Fine de Champagne copie La Rochefoucauld pour que sa mousse devienne maxime : « Parfois il suffit d'avoir du goût pour vivre comme un prince » : « C'est une devise très Renaissance II. »

Ces exemples devenus images typiques d'une société dont on ne sait pas exactement si elle attend un sursaut ou un déclin sont reliées entre elles par un style que Gonzague Saint Bris tente d'approcher : « Renaissance II est indéfinissable sinon en disant que c'est à la fois l'inconscient culturel répandu partout et aussi le second inventaire historique, artistique et formel depuis la Renaissance première. »

Qui est snob ? fut donc le premier éclat – remarquable et remarqué – de Gonzague Saint Bris, qui s'apparente à une attitude volontairement axée vers un ailleurs. Jacques Laurent le confirme : « Ne pas confondre le snob qui est passif avec le dandy qui ne l'est pas. »

Tout le courant qui s'apparente à cette formidable *bataille romantique* prend en réalité ses sources dans cet ailleurs, dont on connaît les axes et où ne figurent pas les limites.

Le Mauve-Egout

« Les paradoxes d'aujourd'hui sont les préjugés de demain, écrivait Marcel Proust, alors pourquoi ne pas faire confiance à Gonzague Saint Bris ? » se demandait J.C. de Luca dans *La Revue de l'homme.*

Il accusait l'auteur de *Qui est snob ?* de manier le paradoxe et l'absurde avec aisance. N'a-t-il pas écrit : « J'aime qu'on fasse mon portrait parce qu'il est de mauvais goût d'aimer sa propre image. Le mauvais goût est la dernière barricade contre la vulgarité » ? Là où généralement on ne fait pas de différence, Gonzague Saint Bris lui, en fait une. Ainsi,le promoteur de la mode kitsch, loin de pratiquer « l'art du paradoxe », pousse son raisonnement jusqu'à

œuvrer pour un esthétisme du mauvais goût. Parfaitement dandy, il intitule son manifeste : « Le manifeste du mauvais goût » à l'occasion d'une exposition parisienne du peintre Jean Daprai. Cet ancien légionnaire talentueux a en effet peint Gonzague Saint Bris caressant un grand cygne blanc, devant le château familial du Clos Lucé. Un critique d'art n'a pas hésité à écrire : « Si Saint Bris aime tant Daprai, c'est parce que Daprai a fait son portrait, un portrait en vérité archangélique. »

Voici l'énoncé baroque du manifeste du Mauve-Egout :

« J'aime être dans la chambre de bronze de l'hôtel de Pimodan où Baudelaire a écrit le premier plaidoyer du Plaisir aristocratique de déplaire. *J'aime qu'on fasse mon portrait parce qu'il de mauvais goût d'aimer sa propre image. J'aime l'esthétisme de la laideur. Car la laideur a ceci de supérieur à la beauté : elle enseigne et elle dure.*

Le mauvais goût est la dernière des barricades contre la vulgarité.

Exposition : dans les expositions comme dans les prises de position, il faut au moins être deux. Les critiques d'art ne se font jamais assez accompagner. Comment Diderot aurait-il écrit Les salons s'il n'avait pas connu Chardin ? Qu'aurait dit Baudelaire sans le somptueux conseil de Delacroix ? Le laid apprend le beau comme la pauvreté implique – non pas le goût – mais la nécessité de l'argent. Le faux buffet Henri II de la concierge nous apprend au moins qu'il existe un vrai style Henri II. La copie dépasse aujourd'hui l'original comme autrefois le disciple surpassait le maître. A bas Henri II ! Vive le style de la Concierge !

Quand on parlait de la mode sale, *on voulait dire : la mode du laid. Le laid est le lait même de l'art. Les mauvais peintres boivent du petit lait. Les autres se contentent d'avoir soif...*

Daprai fait le portrait de Dali. Il boit le lait du maître et déjà le fait tourner. La rencontre Dali-Daprai à l'hôtel Meurisse le prouve. Devant le tableau qui le représente agenouillé, Dali simulant l'indifférence lève les yeux au plafond. Catastrophe pour Salvador ! Le plafond du Meurisse est lui-même un véritable tableau de Daprai.

Métro : *à la station Florence, une femme bizarre, sale et belle fait un sourire à un vieillard beau et propre. Fait divers. Le métro continue. C'est le tunnel sous les Alpes et l'arrivée après un changement au Louvre à la station Amboise. Vinci descend et regarde le ciel. Tout va bien – c'est le ciel d'Italie. Mais dans le dernier wagon, la Joconde reste seule. Elle se poinçonne le visage avec un sourire crispé.*

Vernissage : *au 51 avenue de la Bourdonnais, hier soir une très jeune fille blonde avec du vernis à ongle mauve pâle regardait un jeune homme très brun aux paupières presque bleues. Ils se lissaient l'un l'autre.*

On ne sait pas à quel point les chiens sont lucides en matière de jugement. Le mien s'appelle Kitsch et il ne lèche que la très mauvaise peinture. Son délice : L'enterrement d'Atala.

Si Louis II avait connu Daprai, il lui aurait demandé de repeindre le ciel de Bavière. De quelle couleur sera la fresque ? Couleur flocon d'orange.

Mais le Mauve-Egout est bon pour le salut. Il trouve sa sublimation dans la beauté d'un style Renaissance II. Daprai est Renaissance II où je suis Gonzague Saint Bris (mars-avril 1973). »

Avec ce manifeste basé sur un jeu de mots facile, Gonzague Saint Bris remet l'art en question et renouvelle les critères d'esthétique. Françoise Parturier en a bien saisi le sens (1) : « Comment pourraient s'entendre ceux à qui l'on a dit que la beauté était indestructible et ceux qui n'en font qu'une bouchée ? La transformation ne s'est pas faite en quelques années comme nous feignons de le croire. Depuis longtemps les carrosseries des voitures sont au musée, depuis longtemps l'art s'est réfugié dans la rue et l'aristocratie dans les grands magasins. Ce qui est nouveau ce n'est pas l'art industriel, mais la théorie que l'art c'est la vie, la valorisation du mouvement, du fluide, du momentané, de l'anecdote. (...) L'art doit se consommer frais et se digérer vite pour que la faim renaisse – pour que la fin renaisse, diraient nos jeunes gens. C'est l'acceptation du tout-à-

(1) « Le Mauvais goût », Le Figaro du 12 février 1974.

l'égout. C'est la grande bouffe culturelle. Tout cela est de bien mauvais goût. Oui, car tout cela est une révolution et toutes les révolutions sont de très mauvais goût. »

Deux roues sur l'Opéra de Paris.

Quoi de plus excitant qu'une coupole d'Opéra ? Lieu quasi fol, plus près des nuages que des trottoirs gris, circonférence limitée où l'on semble revenir sur soi-même alors que les petits rats blancs virevoltent au-dessous de vos pieds sans s'inquiéter.

En voulant prouver qu'il était capable de lancer un défi à la hauteur, Gonzague Saint Bris s'est décidé à monter sur une bicyclette sur la coupole de l'Opéra de Paris. L'émission de TF1, « Satellite », du 23 janvier 1975, va être une belle occasion. Pour son magazine, Jean François Chauvel veut présenter un film sur les dessous des collections de haute couture. Ainsi, la chance est donc donnée à Nicolas Ribowski et à Gonzague Saint Bris de tourner et de réaliser un film visant à démythifier le cérémonial de la mode. Dans les couloirs du palais Garnier et le long du grand escalier, les mannequins de Pierre Cardin, Courrèges, Yves Saint-Laurent, Lanvin et quelques autres sont les proies des caméras, tandis que dans les hauteurs, le jeune journaliste-producteur affronte le vent mauvais. La dernière conquête de la bicyclette ! Tous les journaux, intéressés par l'éclat de cette émission quelque peu baroque, voire surréaliste, publient l'image spectaculaire d'un jeune homme pédalant (bicyclette et habits signés Cardin) allégrement au sommet de l'Opéra de Paris. Survol de la haute couture du haut de l'Opéra, sous le regard incertain d'un mannequin ayant du mal à retenir ses cheveux. Quelle vision extraordinaire ! Mais pourquoi avoir réalisé un « Opéra-Mode » ? « Je l'ai fait parce qu'il y avait longtemps que je n'avais pas fait de vélo si haut et aussi parce que dans ma tête une idée restait à

vivre : la volupté est un bonheur qui est bien proche du vertige », explique Gonzague Saint Bris dans un dernier élan de frénésie. Mais l'Opéra, c'est un symbole, une image aux mille reflets : « L'Opéra réveille en moi quelque chose de profond et de puissant. D'abord il est le signe de pierre des cavalcades de gloires sauvages dont semble vouloir à jamais nous priver cette société, mais il est aussi et en même temps la contestation de ce que je viens de dire, puisqu'il définit fort bien d'une façon architecturale le mouvement de notre siècle qui est tout entier dans ces trois notions : l'entassement, l'encerclement et l'emphase. » Le principe des trois états, quoi.

L'émission fut réussie et surtout bien accueillie par les téléspectateurs, habitués à un trop grand conformisme dans la forme des émissions.

« Mais jusqu'où ira ce garçon aux cheveux désormais trop longs, au visage à la fois d'enfant trop gâté et d'homme trop décidé ? » s'interrogeait un journaliste, qui concluait ainsi : « Jusqu'où le suivrons-nous, plutôt ? » Mais que ce journaliste se rassure et reprenne son souffle, ce n'est pas terminé...

Voyage en ballon.

Car, pour rester dans les hauteurs, neuf mois plus tard, Gonzague Saint Bris essaiera une autre forme d'élévation tout aussi originale : un voyage en ballon. Plutôt, une aventure sportive. Dans *Elle* (2) il raconte son périple guidé par son inextinguible besoin d'être ailleurs. C'est sa façon d'être artiste. Il se donne pour mission de tout embrasser et de tout connaître. Sa phrase fétiche empruntée à Tolstoï: « Tout ce que je comprends, je ne le comprends que parce que je t'aime » donne raison à cet emportement passionnel qui lui est propre : il donne avec amour comme il agit avec

(2) 6 octobre 75 – « Chuchotements ».

amour. « Le départ en ballon pour un vol au-dessus des Alpes, c'est un exploit rétro mais sportif et déjà une aventure radieuse », écrit-il alors que le beau ballon de l'équipe de France va s'envoler de Megève pour traverser les Alpes aux sommets immaculés.

Déjà dans *Le Tour du monde en 80 jours*, Phileas Fogg sablait le champagne dans sa nacelle. Ce matin, Gonzague est un peu Phileas Fogg : « Au milieu d'un silence sans pareil, noyé dans le bleu du ciel, on vous met du sable et du champagne dans les cheveux, on mange des toasts au caviar, c'est la fête ! » Folie du rêve devenu fête réelle dans l'espace. Baptême de l'air réussi : « Les Alpes suisses et autrichiennes, les appel radio du pic du Midi et le bruit des bouchons de bouteilles de champagne qui explosent de joie quand vous regardez la terre, c'est votre paysage. » Le ballon ne se dirige pas comme une bicyclette. Gonzague a trouvé le « truc » pour aller toujours, toujours plus haut et dépasser ainsi le vol des oiseaux : « A une certaine altitude tout devient délestage. Une cuiller à soupe de sable retirée des sacs attachés à la nacelle suffit à faire monter encore le ballon. Aussi, si quelqu'un fait pipi par-dessus bord, aussitôt on grimpe d'un seul coup de quatre-vingt-dix mètres. » Il fallait y penser.

Mais le ballon s'est posé et le rêve s'est évanoui. « Pardonnez-moi d'être aujourd'hui un peu romantique mais un ballon dans le ciel, pour moi c'est un symbole moderne de paix comme autrefois l'apparition d'un chevalier à la rose. »

Le mythe de Sarah Bernhardt.

Elle adorait le jaune, elle fut la plus éclatante Dame aux Camélias, elle vivait sa vie comme un éternel spectacle, elle perdit une jambe et parcourut les champs de bataille sur une chaise pour soutenir l'armée en 1918, elle... Sarah la star, Sarah Bernhardt qui mourut ruinée, revit soudainement en

cette fin d'hiver 76. A l'Espace Pierre Cardin, Gonzague Saint Bris organise une exposition pour les inconditionnels de cette actrice qui joua en 1900 le rôle d'un jeune homme de vingt ans alors qu'elle avait plus de soixante ans.

Comme l'est à sa façon Jacque Chazot, Gonzague Saint Bris fait partie des amoureux de l'élégante Sarah. A force de l'aimer, il a fini par lui ressembler. Ses yeux ont la même expression que ceux de Sarah. François Chalais qui a remarqué cette similitude observe : « Une Sarah Bernhardt qui se serait fait tirer les traits pour jouer l'Aiglon. » Et dans son « Dictionnaire d'une délirante » (3) Gonzague Saint Bris passe en revue tous les aspects de celle qui fut « le prototype de la femme libre en cette fin de siècle bourgeoise et traditionnelle ». Après le journalisme, la littérature, la télévision, Gonzague Saint Bris, délirant à sa manière, refuse de laisser aux autres le soin d'agir à sa place et dans le plus pur style élogieux se fait l'instigateur d'une exposition très fin de siècle.

La chemise ardente.

On imagine, à l'usure des clichés, que la canne à pommeau d'argent, les gants de pécari noir, la dentelle finement brodée, le gilet rouge, la taille fine, l'allure svelte, le menton fier et l'air décidé suffisent à parer le dandy de ses plus beaux atours. Mais les clichés usés ont jauni. Les jeunes dandys des arcades du Palais Royal ont changé de trottoir et de quartier. Les figures des jours nouveaux vont au Palais Royal dans l'unique espoir de trouver au hasard des boutiques et des théâtres quelques Adonis au nœud de cravate violette trop bien nouée. Aujourd'hui, plus sans doute qu'hier, ce style aux formes bizarres que l'on continue à appeler « dandysme » est un tout. La réalité voudrait que ce mot soit chassé à coups de roses aux épines bien aiguisées. Car si le dandy n'éprouve qu'une attitude

(3) : Elle, avril 1976.

physique devant le monde, il se compromet avec les modes et la mondanité – et alors où se situe sa responsabilité sociale ? Gonzague Saint Bris l'a-t-il compris, lui qui est devenu l'animateur d'un carrefour où se rejoignent les voix de la nuit ? Dans un article il s'en est pris à ce personnage, disciple de Narcisse, qu'est Dorian Gray : « Je n'aime pas le personnage et sa beauté me paraît stupide quand elle n'est que réflexion immobile sur elle-même. Je n'aime pas non plus que beau, jeune, et apparemment ardent il ne fasse rien, qui ne soit pas le chef d'une cause magnifique, le rassembleur des frères et des sœurs dont la même lumière baigne tendrement le front et les mains. »

A sa manière « Bonaparte était un Dorian Gray à la barbe mal rasée, sa beauté avait pour unique salon de maquillage le pont d'Arcole lui-même ». Ses soldats se prenaient pour de la poudre rouge. Il y a d'autres Dorian Gray plus heureux : « Michel-Ange était un Dorian Gray, mais à force de peindre des glaces il en faisait des murs, puis des fresques et puis d'immenses chefs-d'œuvre. » Peut-être qu'aussi, Jean-Jacques Servan-Schreiber est, à force de calquer son visage et ses gestes sur ceux des acteurs d'Hollywood, un Dorian Gray qui cache bien son jeu !

Le jeu de le provocation, dit-on, est un jeu aisé. C'est faux. Celui qui provoque s'attend à recevoir de celui ou de ceux qui sont provoqués une repartie souvent plus féroce. Gonzague Saint Bris veut-il jouer au jeu de la provocation en arborant une chemise à coloration politique ? Ou rejoint-il là une démarche esthétique ? Il s'explique (4) : « Quand on veut jouer à être Heinrich von Kleist il faut prendre ses responsabilités jusqu'au bout. Et vous n'ignorez pas qu'il n'y a qu'une seule cause unique pour laquelle en cette fin de siècle on puisse totalement sacrifier sa vie ; c'est celle qu'on ignore encore, qu'on ne connaît pas parfaitement. Ainsi il y a deux ans à Saint-Jean-de-Luz un ami basque m'offrait cette chemise de l'E.T.A. significative pour son idéal, vert et jaune, masquée d'or et de révolte, espérance infinie de l'impossible. C'est pourquoi quand je me sens bien et que

(4) Egoïste de luxe, nº 1, nov. 1977.